



Léon BOURJADE, le tueur de *Drachen*

Par un collectif

Aviateur et missionnaire français

(Né à Montauban le 25 mai 1889 – Décédé en Papouasie-Nouvelle-Guinée, le 22 octobre 1924)

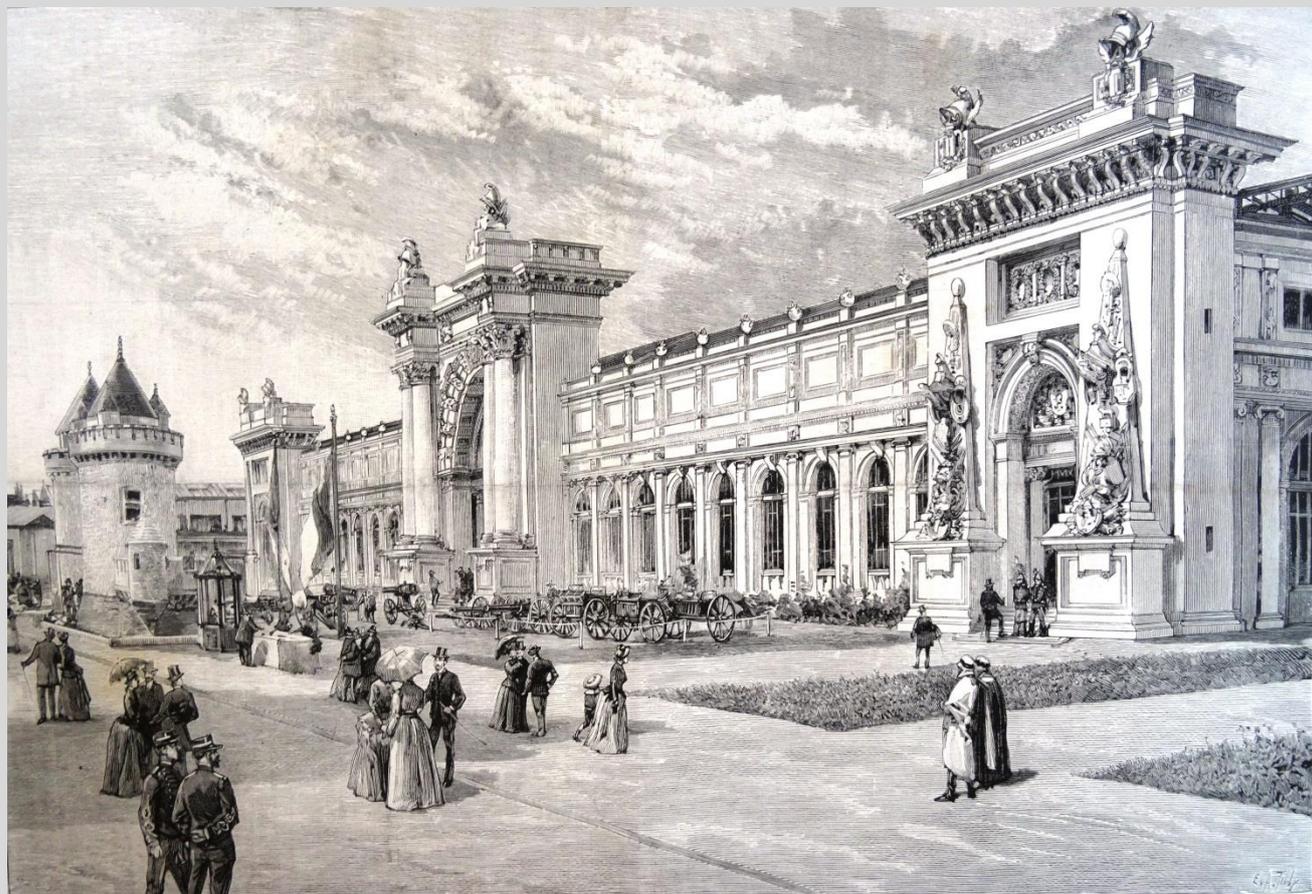
Le « père Bourjade » rêvait d'être missionnaire... Il devient durant la Grande Guerre Drachen Schreck, la terreur des dirigeables allemands d'observation, et entre ainsi dans la légende.

Le 11 septembre 1917, Georges Guynemer disparaît. Pleuré par la France entière, il est un symbole vivant de courage et d'abnégation. Deux jours plus tard, un père blanc, sous-lieutenant de vingt-huit ans, Léon Bourjade, affecté à l'escadrille des « Crocodiles », la N-152, basée à Corcieux, dans les Vosges, prend un relais mystérieux, une main vient de lui passer le flambeau.

Né dans une très catholique famille de Montauban, une ville réputée pour sa faculté de théologie protestante, le jeune Jean Pierre Léon, dès l'enfance, ressent l'appel d'une vocation religieuse. Il rêve

de devenir missionnaire en Papouasie, un endroit du monde réputé hostile à toute civilisation. Après des études au petit séminaire de sa ville natale, puis au noviciat des pères missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, en 1910, il prête serment : vœux de *chasteté*, *pauvreté*, *obéissance*. Il s'engage en 1910 dans les Missionnaire d'Afrique.

Appelé sous les drapeaux en juin 1911, à Toulouse, au 23e d'artillerie pour trois ans, il n'a pas réussi à obtenir son baccalauréat, et, au régiment, il est ainsi noté : « Peut faire, à la rigueur, un brigadier de pièce » — un à la rigueur qui fera plus tard bien rire dans les popotes d'escadrilles... Car la guerre révèle immédiatement, chez ce jeune religieux, d'éminentes qualités.



Le pavillon du ministère de la Guerre de l'Exposition universelle de Paris 1889. (*L'Illustration*).

Très tôt, il est promu sous-officier, puis sous-lieutenant, après avoir suivi un stage d'artillerie de tranchées. C'est sur sa demande — grâce à l'appui de son oncle, le général d'Amade — qu'il est affecté dans l'aviation en 1916 à 26 ans. Après une formation de cinq mois, à Avord, dans le Cher, puis à Pau, il est breveté pilote sur appareil Blériot.

La vie militaire n'a nullement effacé en lui une âme religieuse. Grand lecteur de *l'Histoire d'une âme*, il éprouve à l'égard de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus une profonde vénération. Il écrit à la mère supérieure du carmel de Lisieux : « J'ai la ferme résolution de faire tout mon possible pour rendre à sœur Thérèse toute la gloire qui me reviendra de mes combats, si du moins le Bon Dieu permet que j'en aie beaucoup ».

Le 13 septembre 1917, il est muté à la N-152 dans les Vosges à Corcieux : c'est un lieu maudit où personne ne veut aller. Grâce à un cadre d'aluminium que lui fabrique son mécanicien — très vite devenu un ami — une photo de la petite carmélite peut être fixée, extérieurement, sur la carlingue de son Nieuport.



Le *Drachen*, ballon d'observation militaire allemand qui supporte le vent et la pluie, apparaît aux Grandes manœuvres de 1895. Durant la guerre, chaque ballon est protégé des attaques aériennes par une haie d'artillerie réputée

infranchissable et des tirs d'artillerie par l'aviation. (*Dimanche Illustré*).



Ecole d'aviation militaire d'Avord, 1916. (Coll. J. Lhérault).

En décembre 1917, pilotant un Nieuport à 4 000 mètres au-dessus de Raon-l'Etape, il livre son premier combat, et réussit à mettre en fuite son adversaire. Le 27 mars 1918, près de Gérardmer, il poursuit de nouveau un avion ennemi qui parvient à s'enfuir, quand, au retour, il aperçoit un *Drachen*, un de ces maudits ballons d'observation allemands qui le surveillaient, du temps où il commandait une section de crapouillots, et qui repéraient sa position

pour la faire arroser d'obus. Il pique sur cette « saucisse », la mitraille, et, tandis qu'elle commence à brûler, l'observateur saute en parachute.



Bourjade écrira dans son carnet militaire : « Deux ans de séjour aux tranchées comme crapouilleur m'avaient laissé des *Drachen* un souvenir si désagréable que le jour où je vis s'effondrer en flammes ma première victime, ce fut pour moi mieux qu'une victoire : une revanche. »



Ces ballons sont défendus par une rangée de mitrailleuses parant toute attaque horizontale et par de l'artillerie,

parant toute attaque verticale ; ils sont réputés inattaquables. Le 3 avril, les 3 et 11 mai 1918, il incendie trois autres saucisses. Contrairement à ce qu'on peut penser, descendre un ballon monté non armé est une opération qui exige beaucoup de courage et de sang-froid. La cible, en raison de ses dimensions, peut paraître facile. Mais s'en approcher à moins de 400 mètres pour faire feu est compliqué, il faut compter avec les équipes au sol, promptes à manœuvrer le ballon à la moindre alerte, et surtout avec la D.C.A., dont les dizaines de tubes se dressent tout autour du *Drachen* : tir violent, précis, véritable rempart tous azimuts faisant jaillir, un rideau de feu pour isoler l'objectif, tir autrement efficace que celui des gros calibres qui cherchent à encadrer un appareil à haute altitude.



Formé à l'acrobatie aérienne par l'école de Pau, Bourjade a mis sa tactique au point. Après être monté à 3 000 mètres, il descend en piqué, avec un prodigieux sang-froid, parfois jusqu'à moins de 300 mètres ; il ne redresse son appareil et ne reprend de l'altitude, le plus promptement possible, qu'une fois l'objectif touché.

Tandis que se déchaîne l'offensive allemande du printemps 1918, la N-152 est mise à la disposition de l'armée Gouraud, sur le front de Champagne.

Bourjade, pilotant un SPAD-VII, qui peut dépasser les 200 kilomètres à l'heure en encaisse une descente à la verticale, détruit ses cinquième et sixième *Drachen*, les 25 et 28 juin 1918.



Au-dessus de Tahure, le 29 juin 1918, rencontrant tout à coup plusieurs avions allemands, il réussit à en abattre un — c'est sa septième victoire — et à rentrer à bon port. Du 1er au 19 juillet, son carnet de vol porte chaque jour la mention : « J'attaque. » Chacun de ses retours donne lieu à un attroupement : tous les « rampants » de la base viennent compter le nombre de balles ou d'éclats qui ont frappé l'appareil de celui qu'ils appellent le « grilleur de saucisses ».

Contre celles-ci, il use toujours de la même tactique. Elle exige un cœur et des nerfs à toute épreuve, capables de résister aux secousses que provoquent ces piqués vertigineux et la terrible ressource qui suit pour échapper aux balles et obus. Bourjade, pourtant solide, en est épuisé, et doit demeurer longtemps allongé entre ses sorties.



Mais à peine se sent-il bien qu'il repart au combat. Le 15 juillet 1918, à 7 heures du matin, il incendie quatre saucisses en moins de cinq minutes. Il devient un « tueur de Drachen » dans son escadrille et même au-delà. Le 17 juillet, une fois de plus, et il échappe de justesse à deux Fokker. Le 18, il détruit une nouvelle saucisse ; poursuivi encore une fois par la chasse allemande, il rentre le bras gauche atteint par une balle de mitrailleuse.



Repas au camp militaire de Tahure (Marne), juillet 1917. (SHR-Air).

Après un bref séjour à l'hôpital, il rejoint, le 27 août, sa chère N-152 dans le secteur de l'armée Degoutte, près de Soissons. Dès le 30 août 1918, nouvelle victoire : encore une saucisse qui s'effondre en flammes. Il en est de même les 1er et 4 septembre ; et c'est un doublé le 15, grâce à un SPAD-XIII à

deux mitrailleuses, encore plus rapide que le SPAD-VII.

Bourjade compte alors dix-neuf victoires homologuées. A sa croix de guerre « à rallonge », il a ajouté celle de la Légion d'honneur. Il est nommé lieutenant, et célèbre cette promotion par une véritable série de victoires : deux saucisses le 1er octobre, d'autres les 4, 8, 25, 26 et 29 du même mois. Lorsqu'il apprend l'armistice, le 11 novembre au matin, il s'exclame : « Alors ! cette folie d'attaquer un *Drachen* défendu par vingt mitrailleuses ! je n'aurai plus à la faire ! »

Avec soixante-sept combats, trois cent quatre-vingt-dix-huit heures cinquante de vol, quatorze citations, trente-deux victoires remportées en huit mois, Bourjarde se trouve classé en 7e rang du palmarès des as survivants, juste derrière Fonck, Nungesser, Madon, Boyau et Coiffard.

Alors que des constructeurs d'avion lui offrent un pont d'or pour des essais de prototypes, il demeure fidèle à sa vocation. En pèlerinage à Lisieux, il dit, devant la cellule de sainte Thérèse : « Je serai pauvre comme elle, dénué de tout comme elle. » Il tient parole. Ordonné prêtre le 26 juillet 1921, il quitte la France pour la Papouasie. Revêtu de la robe de missionnaire, il y déploie cette même énergie et cette même abnégation dont il avait fait preuve sous l'uniforme. Le climat et les fièvres ne tardent pas à avoir raison de lui. Il meurt le 22 août 1924, à l'âge de trente-cinq ans.

